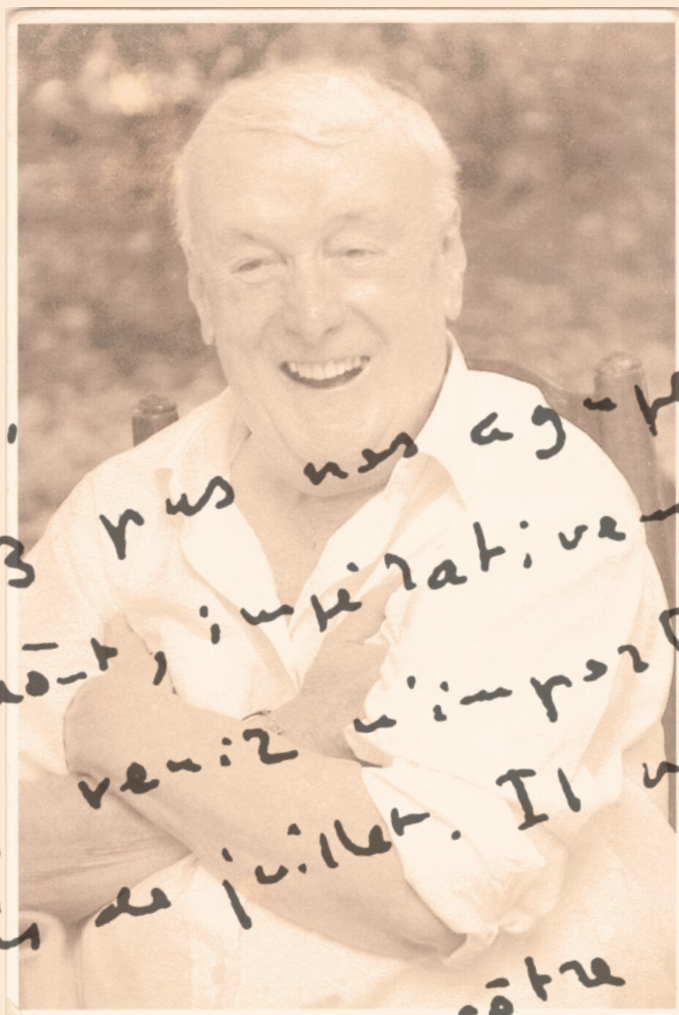


Frédéric Sudupé

# Lettres à Bernard Manciet



ami, pas nos ag-tes  
publies, imitative-ent.  
6 août, imitative-ent.  
vous venez à l'important que  
- mai de juillet. Il ne faut  
amicalement vôtre  
B. Manciet

# **Lettres à Bernard Manciet**

## DU MÊME AUTEUR

- *Vide*, Éditions Lostral, 2013

### Romans :

- *Allégresse du parasite*, Éditions Lostral, 2015
- *Oisif définitif*, Éditions Lostral, 2016

### Poésie :

- *Une odeur de bougie soufflée*, Éditions Lostral, 2016
- *Cette danse macabre*, Éditions Lostral, 2017
- *Vanités*, Éditions Lostral, 2017

### Variations littéraires :

- *Tête-à-tête avec la Dame de Brassempouy*, Éditions Passiflore, 2020

Photo de couverture :

© Danièle Cayla

© Éditions Passiflore – 2021

93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax

[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)

Frédéric Sudupé

# Lettres à Bernard Manciet

Editions **Passiflore**



*Nous devons prospecter plus loin que les mythes de l'Extrême-Orient ou de l'Extrême-Occident (...). Chaque dialecte digne de ce nom doit chercher dans ses sources spirituelles, ses rêves de survie, et d'aventures, écouter les coups de vent dans le vent, la parole de la mer contre les dunes, les sursauts de clameur dans les courses de vaches, les révoltes de ce peuple second qui sommeille dans le corps populaire, les accès de sèves, partout, et en chacun de nous. À mon avis, là est le diapason.*

Bernard Manciet



## Lettre I

Cher ami,

Pourquoi donc cette envie soudaine de vous écrire? Depuis 2005, et plus précisément depuis ce jour du 3 juin où vous avez décidé comme un enfant fugueur de ne plus mettre les pieds chez vous (que ce soit au bord de l'âtre ou sous votre chânaie), il ne m'est plus loisible de composer votre numéro pour convenir d'un rendez-vous – comme pour cette première fois où je hasardai sur un clavier quelques chiffres, les vôtres, dont je n'ai plus mémoire. Souvenez-vous : vous aviez lu quelques poèmes de moi dans une ou deux revues, vous aviez appris que j'étais originaire des Landes, vous aviez glissé à l'oreille d'une amie commune, Mme Ursch, archiviste à Mont-de-Marsan, le souhait de me transmettre une invitation, celle de venir vous rendre visite à Trensacq, dans votre repère, si l'idée néanmoins ne me semblait pas saugrenue... J'habitais alors Montpellier. J'étais jeune. L'invitation me fut transmise. L'invitation fut oubliée. Ce n'est que quelques mois plus tard, lorsque les aléas de la vie me conduisirent à quitter cette ville des bords de la Méditerranée pour m'établir non loin de chez



vous, au pays de la façade atlantique – retour au pays natal pour moi – que me revint en mémoire ce « possible appel » lancé par personne interposée. À Montpellier, savais-je qui était Bernard Manciet? Allons, même si votre réputation allait grandissant sur la place de Paris et dans le monde des Lettres, elle ne dépassait pas encore certaines frontières pour atteindre mon ignorance. Votre nom ne me disait rien. Manciet? Bernard Manciet? On eût ouvert au hasard le bottin pour en tirer un patronyme quelconque, j'en aurais su tout autant sur l'inconnu désigné par ce nom que sur votre personne. Mon retour dans les Landes me fut-il l'occasion d'un éclaircissement? C'eût été méconnaître mon inaptitude à toute enquête. Il n'empêche : l'invitation, elle, demeurait... Votre invitation... Qu'avais-je donc à perdre puisque vous n'aviez rien à gagner! Je ne sais ce qui me poussa à vous appeler, telle après-midi : vous décrochâtes. Voilà donc à quoi peuvent tenir les prémices d'une amitié. Deux présences en équilibre dans le temps, quelques mots, deux ou trois bafouillages peut-être, de ma part, une curiosité réciproque provoquée tout à coup par un timbre de voix, un mot d'esprit mais qui n'efface pas son nerf de vérité, voilà tout! Je me souviens de vous avoir demandé, en épilogue de notre échange, quelle était votre adresse exacte. La réponse tomba, cinglante : « Vous demanderez aux autochtones. » Puis rien. Telle fut ma première leçon.

Cher ami, beaucoup de mes contemporains sinon la plupart vous croient mort aujourd'hui. L'affaire est entendue. Il n'y a plus que vos livres à lire, apprend-on, votre

œuvre à découvrir, mais vous, le corps Manciet, l'homme Manciet, tas de cendres. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que tous ceux et celles qui vous *savent* de la sorte ont tort. Mais voilà, je dois le confesser : je ne sais rien de vous aujourd'hui. De celui que vous êtes. Ou n'êtes pas. Je n'en sais pas plus aujourd'hui que lors de ce jour où je vous ai appelé pour la première fois. Votre départ du 3 juin 2005 – que l'on dit être la date de votre décès – m'a renvoyé pour ma part à mon ignorance première vous concernant. Vous m'avez plongé dans l'inconnu. Tout est à reprendre. Je vous avoue que si je me souvenais aujourd'hui de votre numéro de téléphone, je tenterais le coup. Je sais bien que votre épouse pourrait décrocher et me répondre, mais là n'est pas le propos. Je tenterais le coup pour vous entendre à nouveau, vous demander un premier rendez-vous, peut-être même me diriez-vous qu'en effet vous attendiez cet appel, que vous aviez lancé l'invitation, mais que personne, non, personne à ce jour, ne croit que les morts parlent. « Des invitations à m'appeler, m'apprendriez-vous, j'en ai lancé à quelques amis. Aux plus fervents. Mais ces imbéciles croient que je suis mort. Ils n'osent pas. » Eh bien voilà, mon cher Manciet, moi, j'ose. J'ose non pas vous appeler, mais vous écrire. Je sais que vous recevrez cette lettre, la première entre nous, la première d'un nouveau cycle puisque j'en ai reçu de vous de votre vivant, et que vous me répondrez.

## Lettre II

Cher ami,

Le croirez-vous, mais peut-être vous l'ai-je déjà raconté : lorsque je me suis rendu chez vous à Trensacq pour notre première rencontre (la date m'échappe), j'ai tapé au carreau de votre maison, le cœur calme, ne sachant trop ce que je venais faire là, dans « ce coin perdu ». J'ai attendu quelques secondes, sous l'auvent, tout occupé à regarder distraitemment ce qui m'accompagnait sur ce seuil (que je ne savais pas encore un *passage*), qui chaque fois qu'on l'emprunte vous plonge dans un autre espace-temps. Il y avait là, sur ma droite, des bûches de bois entassées pour les prochains feux dans la cheminée, réserve dans laquelle il me faudrait piocher souvent, sur votre demande, au fil des mois et des années, pour ramener par temps d'hiver, de pluie, la bûche gardienne des flammes de l'amitié. Au-dessus de la porte, une coquille des pèlerins de Saint-Jacques. Quelques poules non loin, allant, venant, libres de leurs mouvements, caquetantes il va de soi, sottement poules. Des chênes alentour, plus imposants les uns que les autres, majestueux, « véritablement chez eux », ai-

je pensé sur le coup, « oui, chez eux tout en étant chez vous », non pas indifférents à mon attente, mais comme consentants de leur base à leur sommet – je devinais déjà dans leur assemblée faussement immobile toute une garde amie avec laquelle vous saviez vous entretenir à l’occasion, dans un langage mi-humain mi-végétal. Là, sous l’auvent, je me demandais quel homme et de quelle allure allait venir m’ouvrir, m’apparaître. Je ne connaissais de vous que votre voix, et encore ! Ce n’étaient pas les quelques secondes passées au bout du fil qui me permettaient d’en garder une mémoire exacte. Je n’avais découvert aucune photographie de vous.

Notre amie commune, Madame Ursch, m’avait simplement parlé de votre personne, et personnalité, et personnage. Est-il possible de le dire ainsi ? J’approchais vierge. Je venais avec la désinvolture de la jeunesse, l’ignorance de mon âge, la curiosité d’un jour élu. Je me remémorais vos mots de conclusion de la fois précédente, cette étourdissante volte-face de votre part après vos élans de courtoisie : « Vous demanderez aux autochtones. » Mais des autochtones dans les parages, mon ami, où donc ? Pas âme qui vive. Il est vrai que je n’aurais su où les trouver, ces âmes vos voisines, ne connaissant rien de Trensacq. Je savais simplement qu’il me fallait traverser ce bourg chaque fois que j’empruntais la route entre Mont-de-Marsan et Bordeaux, dans l’un ou l’autre sens, mais comment dire, Trensacq, avant vous, n’était guère Trensacq, ce n’était tout au plus qu’un village sans nom

où l'automobiliste devait ralentir dans une courbe devant l'église avant de pouvoir accélérer plus loin, sans avoir jeté un œil sur l'insignifiante place de la mairie. À vrai dire, je n'avais qu'un mot en tête dans l'attente de la porte qui s'ouvre : « Sabres. » Vous n'étiez pour moi que lié à ce nom : « Sabres. » À ce nom du village à quelques kilomètres de là et qui vous avait vu naître, nom que vous aviez choisi par ailleurs pour porter au plus haut le titre de votre œuvre majeure : *L'Enterrement à Sabres*. Oui, j'avais ce nom, ce titre en tête. Et lorsque la porte s'est ouverte, quelle n'a pas été ma surprise de voir apparaître non pas un homme, vous, mais une femme, votre épouse, petite créature tassée – rustique – à la politesse surannée. Après m'être présenté, je me suis entendu dire, comme on tend à son interlocutrice un laissez-passer : « Monsieur Manciet m'attend, nous avons rendez-vous. » La petite voix de femme m'a alors répondu le plus simplement du monde, sur un ton monocorde, avec l'évidence d'un fait qui ne souffre aucune contestation : « Ah, Bernard, il n'est pas là, il est à un enterrement – à Sabres. »

## Lettre III

Cher ami,

Vous m'avez tout de suite accueilli. Vous m'avez reçu dès les premières minutes avec un art de l'hospitalité qui ne s'oublie pas. (Il m'a fallu revenir vous voir après ce premier jour « raté » – « raté » pour moi seul – car de votre côté, sans doute ne m'attendiez-vous pas ou plus, nous n'aviez reçu comme certitude de ma visite que quelques mots prononcés longtemps à l'avance, deux ou trois semaines, ne vous avais-je pas dit que je me rendrais chez vous, à telle heure, tel jour – mais enfin, ces étrangers, ces passants qui promettent et qui ne tiennent pas! alors que cet autre rendez-vous, ce dernier hommage au cimetière de Sabres, pour la défunte ou le défunt, voilà qui ne pouvait être remis à plus tard.)

Je fus donc contraint de refaire le trajet entre Mont-de-Marsan et Trensacq. Cette fois, vous étiez sous votre toit. Vous m'attendiez. C'est vous qui avez ouvert. Il y a toujours un décalage – ce jeu entre deux pièces d'un même rouage – entre ce que vous imaginez d'une personne avant de la rencontrer et celle qui s'impose à vous dans

la fulgurance de la lumière déchirée. Comment rendre ici, mon cher Manciet, l'impression qui fut la mienne lors de votre apparition? Un bloc, un monolithe, une force d'enracinement à nulle autre pareille. Ce n'est pas votre taille moyenne – vous le voyez, je ménage votre susceptibilité – qui eût pu remettre en cause l'assise de cette impression. Les sables des Landes ne sont pas terre à monolithes, ils s'y enfonceraient – mais vous, cher ami, vous vous teniez devant moi avec l'évidence *d'un homme debout*. Des hommes debout, me direz-vous, il s'en trouve tous les jours, et partout, aux quatre coins du monde, et dès les premières heures du jour, mais non, « debout » dans le sens qui permettrait d'ajouter : « J'habite ma verticalité, je relie le ciel et la terre comme un arc d'attention », ces hommes-là ne se lèvent pas à l'Est – ou à l'Ouest – tous les matins. Or vous vous étiez levé ce jour-là, ce premier jour de notre rencontre, je vous découvrais devant moi, solide, massif, enraciné, j'aurais pu dire « calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur », mais c'eût été trop littéraire, vous vous suffisiez à vous-même, je découvrais Bernard Manciet, l'homme Bernard Manciet, cet homme qui habitait Trensacq, qui m'invitait à le rencontrer, et qui maintenant me serrait la main. « Vous avez trouvé facilement? » Ainsi donc vous vous souciez de mon approche. Il va de soi que je ne pouvais manquer de saisir l'occasion qui m'était offerte : glisser une plaisanterie « sur les autochtones ». Vous avez ri. Je ne me souviens plus des mots, mais ils ont suffi à vous dire qui j'étais.

Vous m'avez alors invité à vous suivre. « Allons dans mon bureau, voulez-vous? » Mais avant d'atteindre celui-ci, vous avez franchi une porte qui donnait sur une vaste pièce, avec, sur la droite, un salon sous haut plafond, et côté gauche, une imposante cheminée. De lourdes tentures tombaient en cascade le long de plusieurs portes-fenêtres. Je fus surpris par le double caractère des lieux : noblesse et vétusté. Je me souviens de ces mots d'un journaliste, lus bien plus tard : « Il habitait une vaste demeure décatie dans la forêt, sans télévision, "je ne veux pas d'intrus chez moi", ni chauffage central ». Il y avait là comme le témoignage d'un riche passé, mais qui partait à vau-l'eau. Tout semblait vieillir selon un tropisme inhérent à la décoration, ou peut-être à l'édifice. C'est dans cette pièce pourtant, avant d'atteindre le bureau, que je fus arrêté par une imposante statue qui, elle, dans le silence de son maintien, défiait le temps. Tous les temps. Et ne vieillissait pas : *Une Vierge. Une Vierge en robe de majesté.* À l'élévation pyramidale. Elle trônait sur un meuble de bois, et, dans le sillage de l'hôte, il n'était pas possible de ne pas passer dans le champ de son regard avant d'aller plus loin.



## Lettre IV

Cher ami,

Merci de m'accorder aujourd'hui votre amitié. Je savais que vous me répondriez et de vous entendre m'enchanté. Car je vous entends. Aujourd'hui comme hier. Hier comme demain. Dites, quelle farce que cette mort ! Vous nous avez joué là un joli tour. La mise en scène : parfaite. La messe. L'office. L'église pleine à craquer. Le cercueil et la solennité. Non pas un prêtre, mais plusieurs. 6 juin 2005. Vous aviez convié tous vos proches et vos amis pour une petite balade dans Trensacq. Comme vous l'écrivez dès l'ouverte de votre grand poème requiem : *Sont tous venus boiteux et pauvres et avarés et automobilistes*. Pour les attirer tous, il fallait bien ce petit simulacre. Ce décès : un excellent prétexte. Parcours du jour ? Église, cimetière, à pied.

Ainsi donc, nous voici par dizaines derrière le corbillard à l'ancienne, pas un moteur ne se fait entendre, nous vous suivons en silence, nous renouons avec l'antique temps des processions puisqu'il nous faut rejoindre l'enceinte du cimetière à quelques centaines de mètres de

l'église. Mais avant de l'atteindre, ce petit carré de silence éternel, chacun de nous est amené à repasser devant votre maison. C'est là, sur notre gauche, comme une station sur un chemin de croix. Il se dresse là, votre refuge, et nous offre sa façade familière sous les chênes. Les poules s'égaillent toujours, peu soucieuses du cortège qui va. Je suis accompagné par ma mère. Elle a tenu, malgré son âge avancé, à vous rendre hommage. Combien de fois ne vous a-t-elle pas « servi » dans la salle de lecture des archives départementales? Elle me confie que vous étiez toujours d'une extrême civilité. Elle a gardé de vous un souvenir ému. Vous ne manquiez pas non plus, à chacune de nos rencontres, de me demander « Comment va votre maman? », et de lui envoyer vos amitiés.

Nous parvenons au cimetière. Nous découvrons les lieux. Beaucoup sont étonnés de la proximité de cette enceinte et de votre maison. Ils constatent que d'ici, du portail du repos des morts, on aperçoit votre habitation, de l'autre côté de la route. On pourrait croire que l'ensemble, votre propriété et le carré des tombes, relèvent du même terrain, n'était le bitume de la route qui trace frontière. Je souris. Je devine déjà que tout cela n'est qu'une mystification. Se faire enterrer si près de chez soi, allons, cela ne se voit plus! Si la loi l'autorisait, on eût pu creuser la fosse dans votre jardin. Au vrai, vous n'avez pas quitté votre maison. Combien de fois avez-vous dû, de votre terrasse côté salon, jeter un œil de ce côté-ci, vers le cimetière? Vous saviez déjà qu'un jour viendrait où l'on vous conduirait

là, mais vous saviez aussi, et vous n'en disiez rien, que vous ne céderiez pas. « Ils veulent y croire, eh bien, qu'ils y croient. Laissons les morts avec les morts. » Je vous imaginai facétieux dans votre silence. Bien sûr, il vous a fallu jouer le jeu le temps des condoléances, pas un soupir de votre part, seuls les murmures des hommes et femmes endeuillés autour de la tombe et de votre épouse. Mais dès le départ de toute l'assemblée, enfin le large ! La liberté retrouvée. La souveraineté même. Laisser là la croix de bois et le monticule de sable frais, saluer les pins tout proches balançant leur maigreur dans le vent du soir, franchir la grille du cimetière avec l'aisance d'un chat de gouttière, et respirer enfin ! Aspirer en une seule bouffée l'immensité de l'univers ! Vous êtes ici chez vous. Que ce soit de ce côté-ci de la route ou de l'autre côté sous votre toit, dans le village de Trensacq, dans les Landes, en France, en Europe, dans les étoiles qui pointent, vous êtes ici dans votre élément, celui du chant du monde. Vous l'avez toujours su. Vous jetez encore un œil sur votre maison. Vos enfants entourent votre épouse de toute leur chaleur. Ils ne la laisseront pas seule ce soir, ni les autres soirs. Vous, vous êtes heureux de ce premier jour de « résurrection ».

## Lettre V

Cher ami,

Je ne parle pas l'occitan. Je le regrette, mais que voulez-vous, le Pays basque du côté de ma mère (Itxassou comme épicentre), la Vendée du côté de mon père (que du reste je n'ai pas connu), voilà mon pedigree. Je n'ai que la langue française à vous offrir comme terrain d'échange et de jeu. Dès le premier jour de notre rencontre, dans votre bureau, j'ai su que je ne m'entretiendrais qu'avec une moitié de vous, la moins première, *celle qui consent à traduire*, car je vous savais autre dans votre langue d'origine. Oui, vous consentiez à venir vers moi, à parler dans mon idiome, à faire cette part de trajet que je n'étais pas en mesure d'accomplir par incompetence linguistique. Je n'oublie pas de vous en savoir gré encore aujourd'hui. Sans cette largesse de votre part, qu'aurais-je pu entendre de ce que vous me disiez? Vous avez toujours fait en sorte que je me sente sur un pied d'égalité avec vous lorsque nous conversions. Et pourtant : ne me rendais-je pas chez vous, dans vos bois secrets, profonds, sur votre terre, dans votre périmètre du gascon noir? Le caractère profondément affable de nos

rencontres m'amenaient à oublier très vite que c'est vous et vous seul qui délaissiez momentanément votre langue pour rejoindre la mienne, ce français que vous n'acceptiez pas – ou si peu – pour écrire. Je croyais m'entretenir avec l'écrivain Bernard Manciet, mais à la vérité, ce n'est pas cet homme de langue d'oc qui se tenait face à moi, c'était l'homme de conversation de langue française, celui qui devait beaucoup à l'art de la culture classique, doublé d'un traducteur, celui-là même qui savait différencier sa langue maternelle de la langue de l'étranger. Cher ami, tout ce que vous avez été amené à me dire, à me révéler, à m'apprendre, à me confier au fil de nos années d'échange, aurait-il eu la même teneur si nous nous étions entretenus dans votre langue maternelle, ce dialecte dont vous disiez qu'il allait son chemin « avec de grandes âpretés et une espèce de mépris interne pour les autres langues » ? J'ai goûté comme aucun autre à votre art de la conversation. C'était un délice chaque fois renouvelé. Vous étiez un maître hors pair dans ce registre. On pouvait se flatter d'avoir avec vous un nouveau Montaigne à portée d'oreille. Mais je ne doute pas que si j'avais su me dévêtir de ma langue pour revêtir la vôtre et la porter à même ma peau, comme une peau de bête, nous aurions su reconnaître l'un et l'autre en nos propres personnes deux autres caractères. Je me suis appliqué plusieurs fois non pas à parler votre langue (comment l'eussé-je pu, il m'aurait fallu des mois, voire des années d'apprentissage), mais à lire vos textes dans leur langue d'origine, votre « idiolecte ». Bien sûr, je n'en ai pas

pénétré le cœur, mais il m'a été donné d'entendre parfois le battement de cette sève qui court sous vos mots. J'ai aussi écouté de nombreux enregistrements de vos poèmes par vous-même. Les « grandes âpretés » que vous évoquez ne m'ont pas totalement échappé. J'ai pu entendre le sang gascon que vous étiez, même d'une rive lointaine.

Je souris aujourd'hui : je me prends à penser que lorsque je me tenais dans la proximité de votre corps, dans votre bureau, peut-être deviniez-vous par moments que vous aviez là comme interlocuteur un jeune homme diminué, abâtardi, né sous votre ciel certes, mais ne sachant pas ce qu'il perdait en ne connaissant rien de la langue de vos origines. Tel un homme amputé de l'un de ses cinq sens, être privé d'une langue comme la vôtre, si riche en ressources remarquables, devait vous sembler une tare. Bien sûr, vous ne m'en avez jamais rien dit. Je dois reconnaître que par moments, moi-même, dans le secret de nos face-à-face, j'éprouvais comme un handicap de ne pouvoir vous interpeller, vous secouer dans votre langue. J'aurais voulu venir vers vous dans l'affrontement d'un verbe aux antipodes de ce français hérité des Lumières qui circulait entre nous. Malgré la joyeuse rudesse de nos échanges, qui relevait par moments du plaisir de la lutte, un peu semblablement à ce sport de combat de la Grèce antique que les plus avertis nomment « pancrace », il me manquait de pouvoir vous rejoindre dans l'obscurité de votre langue minoritaire, orgueilleuse, ce gascon noir qui brillait de son plus bel éclat – grâce à vous et loin de nous.

## Lettre VI

Cher Bernard,

Je me permets aujourd'hui de vous appeler par votre prénom, Bernard, ce que jamais je ne me suis autorisé avant ce jour. Votre stature d'« Homère vivant, de Virgile de la langue occitane », m'imposait de ne vous appeler que par votre nom, Manciet, précédé de Monsieur. Ou alors je n'avais recours qu'au pronom de politesse. Jamais il ne me serait venu à l'idée de vous appeler par votre seul prénom (peut-on se targuer de connaître le prénom d'Homère?), vous-même du reste ne me lanciez-vous pas, lors de mes arrivées, souvenez-vous : « Alors, comment va monsieur Sudupé? » Mais il me semble entendre tout à coup dans ma mémoire de possibles : « Comment se porte monsieur Frédéric? » Si de tels échos me traversent maintenant, je n'en remarque pas moins qu'ils colportent du « monsieur », ce qui introduisait entre nous une distance dont nous savions déjà que tout le plaisir, pour l'un et l'autre, serait de la réduire au fil des minutes et des mots. Oui, peut-être ne passions-nous par ces appellations de politesse, Monsieur Manciet, Monsieur Sudupé, que

pour mieux rabaisser par la suite, dans l'intimité de nos conversations, ces deux mentons hauts. Immanquablement ces « Monsieur » des premières secondes perdaient de leur vigueur pour finir par voler en éclats, ne laissant place qu'à l'expression de l'amitié la plus fraîche, et directe. Nous nous serions quittés sur de cérémonieux « Monsieur », que vous n'auriez guère souhaité me revoir! et moi de même. Dois-je vous l'avouer? Vous appeler Bernard aujourd'hui me place dans un nouveau rapport à votre personne. Il y a là de l'étrangeté pour moi. Je tente une telle approche dans cette lettre pour mesurer combien, à la vérité, elle ne me convient pas. Tenez-le-vous pour dit : c'est la première et dernière fois que je vous appelle Bernard. Le *Bernat* occitan n'y changerait rien. Ce n'est pas ma langue. J'ai voulu varier l'en-tête de la lettre, non par caprice mais par curiosité, tentative de se tenir sur un autre pied, je suis à présent dans l'obligation de reconnaître que la stabilité de notre intimité n'y gagne rien. Le « cher ami » des lettres précédentes ouvrait entre nous une qualité de relation que ne restitue pas l'emploi de votre prénom. J'y reviendrai donc, à ce « cher ami ». Vous ne redoutiez pas la répétition, n'est-ce pas? Vous saviez en jouer à l'occasion. « Cher ami », donc, et « Cher ami », plus encore. J'abandonne « Bernard » à d'autres, à votre famille tout d'abord, épouse et enfants, à ces amis proches aussi, de longue date ceux-là, comme Guy Latry ou quelque autre de même stature, moi je me contenterai de me montrer moins familier et de passer par ce « cher



ami » partagé bien des fois au fil des ans et des siècles par d'autres que nous-mêmes.

Je me souviens de cette fois où je vous ai présenté le 10 mars de l'an 2000 un exemplaire de *L'Enterrement à Sabres*, paru aux éditions Ultrëia, que la mère de ma compagne avait eu le bon goût de m'offrir plusieurs années après sa parution, en 1998 (où l'avait-elle déniché?) – je recherchais un exemplaire de cette édition rare qui ne se trouvait plus, « monument qui vous toise, énigmatique et compact comme ces pierres levées depuis la nuit des temps, un monument sans âge, vrai mégalithe de l'esprit » (j'emprunte ici ces mots à Pierre Veilletet). Ce livre portait, avant même qu'on me l'offrît, votre signature à l'encre marron ; sur la première page, sous le titre. On pouvait lire dans son dénuement : *Bernard Manciet*. Je me souviens vous avoir présenté cet exemplaire (dont je déplorais que son possesseur ait pu s'en débarrasser), et vous avoir demandé, alors que nous venions de passer plusieurs heures ensemble, de me le dédicacer – oui, une dédicace alors que jamais je n'en sollicite. Je vous ai vu soupeser le volume, comme si le contact de cette édition vous était agréable au toucher et au souvenir, vous emparer de votre stylo, réfléchir deux ou trois secondes, et vous avez écrit... J'étais dans l'attente des quelques mots que vous m'accorderiez. Je me réjouissais de pouvoir enrichir cet exemplaire déjà signé par vous – mais comme froidement pourrait-on dire, puisqu'aucun mot n'accompagnait votre signature. Oui, je me réjouissais

de savoir que des vocables choisis viendraient s'accoler à votre signature et qu'ils feraient d'elle comme une renaissance de cet exemplaire qu'un propriétaire avait osé vendre. Je m'attendais à quelque mot d'esprit de votre part. J'étais impatient de découvrir ce que notre relation et ces quelques heures de complicité que nous venions d'échanger pourraient vous inspirer. Vous m'avez tendu le livre. J'ai lu. Était écrit entre *L'Enterrement à Sabres* et votre signature, ces quelques mots, ces mots d'une simplicité désarmante, ces mots de rien mais qui par magie portaient au-delà de ce que j'espérais : *Pour mon ami Frédéric Sudupé.*





B.M

Frédéric Sudupé

## Lettres à Bernard Manciet

*Cher ami,*

*Beaucoup de mes contemporains sinon la plupart vous croient mort aujourd'hui. L'affaire est entendue. Il n'y a plus que vos livres à lire, apprend-on, votre œuvre à découvrir. Votre départ du 3 juin 2005 – que l'on dit être la date de votre décès – m'a renvoyé à mon ignorance première vous concernant. Vous m'avez plongé dans l'inconnu. Tout est à reprendre.*

Bernard Manciet est une des figures majeures de la poésie contemporaine. Son œuvre, riche d'une inspiration et d'une érudition sans faille, a imprimé sa singularité à tous les genres littéraires qu'elle a illustrés.

Frédéric Sudupé l'a côtoyé durant plus de dix ans. Aujourd'hui, il lui adresse des lettres par-delà sa disparition : la mort de l'aîné n'a pas rompu le dialogue. Cette suite épistolaire, splendide témoignage d'une amitié qui sait se jouer des contraintes du temps, restitue au poète de *L'Enterrement à Sabres* tout son poids d'humanité.

17 €



9 782379 460487